

FRANCO  
BRUSATI

# LA FEMME SUR LE LIT

*texte français  
de Hugnette Hatem*

OUVRAGE PUBLIE AVEC LE CONCOURS  
DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES  
ET DE L'ISTITUTO DEL DRAMMA ITALIANO

*éditions*  
**THEATRALES**

# A PROPOS DE LA FEMME SUR LE LIT

préface de  
**Huguette Hatem**

On connaît Franco Brusati à travers son œuvre cinématographique. Ses films comme *Pain et chocolat* (1974), *Oublier Venise* (1979) sont encore dans les mémoires. Pourtant, me disait-il récemment, "on ne se souvient pas assez que je suis aussi et avant tout un écrivain. J'écris et c'est là que je me reconnais le mieux".

J'ai eu la chance de revoir avec Franco Brusati la version française de *La Femme sur le lit* et j'ai été subjuguée par le souci constant de perfection qu'il apporte dans son travail d'écriture. Chaque réplique, chaque didascalie de cette pièce apparemment difficile, était patiemment commentée et visualisée. Les quelques modifications qui apparaissent dans la traduction française, eu égard à la publication italienne, ont été faites par l'auteur au cours de notre travail de vérification en juin 1990. Elles concernent surtout les indications scéniques. Franco Brusati, qui a assuré à Rome la mise en scène de sa comédie (1984), considérait son texte en se souvenant de son expérience du plateau, le regard à la fois posé sur la pièce, mais aussi à l'intérieur de lui-même, revivant à nouveau les souvenirs de ses personnages – dont certains sont autobiographiques – comme l'évocation poétique de ce ballon d'enfant à tranches de couleur enfermée dans un petit filet.

*La Femme sur le lit* est une sorte de "comédie-ballet", l'auteur la définit lui-même comme une pièce sur le néant et la mort, qui inclurait une fête triste. Une citation de Valéry mise en exergue invite le lecteur à ne pas se laisser entraîner sur de fausses pistes :

"Dieu a tout fait de rien.  
Mais le rien perce."

Au lever du rideau, une femme, Maria, agonise sur son lit, mais elle est aussi présente sur la scène, et devant nous vont défiler toutes les situations auxquelles elle a été confrontée durant sa vie, entourée de personnages qui ne contrôlent plus toujours leurs mots et laissent, à travers eux, apparaître nettement leurs désirs refoulés. Avec Luca, son mari, Maria part à la recherche du temps perdu, mais à peine le couple a-t-il revécu un souvenir que chacun joue un autre personnage, une autre situation. Luca et Maria se métamorphosent, l'un devient successivement clown, commissaire, père de Maria ; l'autre, évêque, mère de Luca; ils sont entourés de trois jeunes acteurs qui, à côté du rôle principal qui leur est assigné (le fils et la belle-fille du couple, un jeune adolescent frère de Maria),

*"Dieu a tout fait de rien.  
Mais le rien perce."*

Paul Valéry

## PERSONNAGES

Cette pièce se joue à cinq : deux femmes et trois hommes.

*Un grand premier rôle féminin :*

MARIA  
LA MERE DE LUCA  
L'EVEQUE

*Un grand premier rôle masculin :*

LUCA  
LE COMMISSAIRE  
LE CLOWN  
LE PERE DE MARIA

*Une jeune actrice :*

UNE JEUNE FILLE  
ISABELLA  
L'INFIRMIERE  
MADAME GAVAZZI  
UN OURS  
UN PETIT CHEVAL

*Un jeune acteur :*

LE DOCTEUR  
RICCARDO  
UN OISEAU BLEU  
UN OURS  
UN PETIT CHEVAL

*Un autre jeune acteur :*

UN JEUNE HOMME  
LE FRERE DE MARIA  
WOLFGANG  
LE PERE NOEL  
UN OURS  
UN PETIT CHEVAL

## PREMIER ACTE

*La scène est neutre, couleur crème ou gris clair. A droite un divan. Au milieu une chaise. Au fond, un rideau blanc formant baldaquin tombe sur une estrade, à mi-hauteur jusqu'au mur de gauche. Quand il s'ouvre, on aperçoit sur l'estrade un lit. A partir du lit jusqu'à droite, la paroi du fond, par un effet de lumière, peut devenir transparente. Le docteur, en blouse blanche, est assis sur le divan. Luca est assis sur la chaise. Un silence.*

LUCA.— En général chez les morts, ce qu'il y a de plus gênant c'est l'odeur.

LE DOCTEUR.— Très juste.

LUCA.— Une odeur de mort, précisément et j'ajouterais même volontiers, franchement inutile. Nous *savons*<sup>1</sup> qu'ils sont morts. Nous ne les verrons plus. Finis les baisers, les caresses, le regard qui console, le bruissement d'une jupe, les pas dans l'escalier. Pourquoi donc insister, pourquoi *un autre* signal, comme ces choristes qui ne se décident jamais à quitter la scène ?

LE DOCTEUR.— (*acquiesçant*) L'odeur est superflue.

LUCA.— Il faudrait recommander aux morts d'être un peu plus calmes.

LE DOCTEUR.— (*avec un sourire*) D'accord.

LUCA.— Une goutte de porto ?

LE DOCTEUR.— (*refusant*) Merci.

LUCA.— (*se levant*) L'expérience d'une longue vie – disait Jacques Stuart Ier – m'a appris qu'il ne se passe jamais rien !

LE DOCTEUR.— Ceci est un paradoxe !

LUCA.— Oui.

---

<sup>1</sup> Dans l'édition italienne, certains mots apparaissent en italique, nous avons conservé cette présentation, en choisissant de les mettre en italique gras, pour les distinguer des didascalies.

LE DOCTEUR.– (*rêveur*) Si j'avais écrit, au lieu d'être médecin, j'aurais employé énormément de paradoxes.

LUCA.– (*agressif*) Facile à dire maintenant !

LE DOCTEUR.– Je vous le jure.

LUCA.– On ne peut jurer de rien !

LE DOCTEUR.– Comme c'est vrai.

LUCA.– Je suis né à Milan, au cœur de la vieille ville, dans une assez belle maison, à la façade Liberty. Plus que belle, distinguée. La pluie et la poussière ont peu à peu noirci les fenêtres, les torsades et les rosaces. J'ai vu ma mère revenir à la maison, le jour où elle m'avait acheté un ballon. Je désirais vivement ce ballon. C'était un ballon à tranches de couleurs. A l'époque, on n'utilisait pas de sacs plastiques, elle le portait dans un petit filet. Chère maman, vue d'en haut, perdue dans ses pensées le long d'une rue aussi élégante. Elle frôlait le mur en balançant le petit filet, et à ce moment précis je sus qu'elle existait vraiment, mince et fidèle, parce qu'elle ne pouvait certes pas savoir que je l'épiais. (*Expliquant*) Je fais souvent comme ça. Je fais semblant d'oublier quelque chose – mon cartable, mes lunettes – parce que je suis convaincu qu'à peine nous avons tourné le dos, les objets disparaissent ou changent de place, et je voudrais arriver à les surprendre *avant* qu'ils ne la retrouvent.

LE DOCTEUR.– Moi, c'est le contraire qui m'est arrivé. Je me souviens très bien de l'endroit où j'avais garé ma voiture, et je ne l'ai plus retrouvée. (*Il baisse les yeux, confus*) Excusez-moi.

LUCA.– (*reprenant*) Mes parents sont morts, je me suis marié, c'est dans cette maison-là qu'est né mon fils. Pourtant, les soirs d'hiver, on peut encore entendre le bruit familier des persiennes qui se ferment sur les pièces illuminées. Un enfant peut encore tracer le profil d'un chien sur les vitres embuées des fenêtres. Dessiner un arbre, un cheval. Puis la vapeur se condense, tombe goutte à goutte, et tout s'efface dans le grand bonheur du silence. (*Un silence*)

LE DOCTEUR.– Milan est une ville très européenne.

LUCA.– Tout le monde le dit.

LE DOCTEUR.– Un peu moins aujourd'hui.

LUCA.- Oui, aujourd'hui moins. (*Un silence*)

LE DOCTEUR.- Bien. Je dois retourner à mes patients. (*Il se lève*) Je voudrais sortir de la pièce avec dignité, si vous permettez.

LUCA.- Je vous en prie. (*Il se lève*)

LE DOCTEUR.- Voulez-vous que nous jetions un dernier coup d'œil à Madame ?

LUCA.- Avec plaisir.

*Il tire le rideau. Sur l'estrade apparaît le lit. Une femme est étendue sur le dos, les yeux fermés. Elle a les cheveux roux et porte une chemise de nuit blanche.*

LE DOCTEUR.- (*ironique*) «Belle et fidèle», hein ?

LUCA.- (*expliquant*) Celle-là c'est ma femme, pas ma mère !

LE DOCTEUR.- Votre mère est morte !

LUCA.- Elle était encore si jeune.

LE DOCTEUR.- J'aimerais tant lui découvrir les jambes à celle-ci. Effleurer son sexe !

LUCA.- (*regardant la femme avec tendresse*) Elle respire tout doucement.

LE DOCTEUR.- L'appeler petite catin, pâle fleur de chair !

LUCA.- (*au-dessus d'elle*) Son poulx bat à peine.

LE DOCTEUR.- (*à la femme, s'excitant de plus en plus*) Tu as les yeux fermés, mais tu le vois très bien. Tu le vois, mon corps, sous ma blouse blanche. Ma chère dame ! J'ai les jambes jeunes et lisses : deux colonnes, qui s'allongent jusqu'au fruit défendu. Personnellement je préfère les petites filles, mais ta rose faisandée m'excite. Tu marchais sévèrement par les rues de Milan, les vendeuses t'ouvraient les portes, une goutte d'Arpège cachait l'odeur musquée de ton corps. Ouvre la bouche ! Ouvre tes cuisses blanches ! Ouvre-moi ton ventre ! Les seins, les seins ! Tata taratata tata !

LUCA.- Docteur...

LE DOCTEUR.- (*encore écumant, les yeux embués*) Oui ?

LUCA.- S'il vous plaît.

LE DOCTEUR.- Oh !... Excusez-moi, Monsieur Morassi. Excusez-moi.